

J'assume. Bien entendu, j'assume. Mais il y a quand même des moments compliqués. J'ai eu des phases, j'en ai encore, de profonde critique et autocritique. J'aurais voulu un monde meilleur et je suis devenu une meurtrière. J'ai une responsabilité politique et morale dans mon histoire. Mais j'ai été, aussi, d'une naïveté confondante.

Pour moi, aujourd'hui, le plus compliqué est sans doute de ne plus avoir de nom. De passé honorable. J'ai dû changer mon nom. Mon vrai nom. Ça fait partie du programme de réinsertion. On vous change d'endroit. On vous éloigne du lieu où vous avez vécu, et surtout où vous avez frappé.

On vous trouve un petit meublé discret. On vous met sur des pistes d'embauches. En revanche, pas besoin de relooking. Après vingt ans de prison, le changement physique a eu lieu tout seul...

Je sais que c'est difficile à comprendre de l'extérieur. Déjà pour nous, ce n'était pas clair. Nous avions nos moments de doute et de solitude. Mais on était dans un engrenage, dans l'action. À un moment, on oublie la réflexion. Nous vivions dans une autre dimension, isolée du reste du monde.

Nous avons notre propre langage, des logiques différentes. Au fil du temps, nous sommes devenus de plus en plus imperméables au monde extérieur. Le choix de vie que nous avons fait nous avait extirpés de notre contexte naturel. Nous avons créé une nouvelle famille, une nouvelle religion.

Nous avons eu un comportement fanatique ! Je ne saurais pas dire à quel moment nous avons franchi la barrière. Il n'y a pas eu d'arrêt dans l'escalade. Pas de réflexion sur ce que nous faisons. Sur nos actes réels. Il y avait un raisonnement abstrait sur le monde et celui-ci impliquait des actions. On agissait, c'est tout ! Aujourd'hui, j'ai envie de dire que nous étions paumés, mais à l'époque nous étions les sauveurs du monde.

Dominique. – Vous pensiez construire un avenir lumineux ! Vous y avez cru ? Vous y avez réellement cru, à ces mots : *sauveurs du monde* ?

Andréa. – À l'époque, oui, j'y ai cru, évidemment !

Dominique. – Et aujourd'hui ?

Andréa. – Il y a si longtemps. Dans une autre vie, un autre pays.

Dominique. – Il n'y a pas si longtemps, et ce n'était pas si loin d'ici.

Andréa. – Tout ça vous paraît simple. Blanc ou noir. Vous avez, sans doute, été éduquée de cette manière. Moi aussi... Mais à une autre époque. La société a ses cycles.

Dominique. – Dites-moi qui vous étiez ?

Andréa. – Vous participez à... la vie de la société ? Vous militez ?

Dominique. – Dites-moi ce que ça veut dire ?

Andréa. – élaborer des arguments pour ou contre une cause...

Dominique. – Et encore ?

Andréa. – Agir sans violence pour ou contre une cause...

Dominique. – Sans violence. Ça m'arrive, oui.

Andréa. – J'étais très militante. C'était ma raison

d'être. Je m'étais construit au fil du temps un réseau très dense de relations résistantes dans toutes sortes d'organisations sociales, humanitaires ou politiques. On résistait à tout. J'étais une résistante. Et j'en étais fière. Ma mère me qualifiait de pile électrique, mon père préférait « sous tension », et pour mon frère j'étais simplement chiante ! Un soir, à une réunion de quartier, j'ai été abordée par un beau jeune homme. J'ai cru qu'il allait délicatement m'embrasser dans le cou, ce qui m'aurait fait plaisir.

Il se pencha en effet, mais pour me souffler dans l'oreille un rendez-vous pour le lendemain. On y parlera politique. J'ai pensé que je devais aller me coucher tôt pour être jolie le lendemain.

Dominique. – Et vous avez été à ce rendez-vous ?

Andréa. – Vous auriez refusé ?

Dominique. – Je ne sais pas si j'aurais eu envie de suivre un inconnu.

Andréa. – Bien sûr. L'époque est différente. Je vous parle de quelque chose qui s'est passé il y a plus de 25 ans. On suivait tout le monde à l'époque. C'était assez banal. Mais, vous ne pouvez pas vous mettre à ma place.

Dominique. – C'est compliqué. Et je ne suis pas certaine de le vouloir.

Andréa. – J'ai été à cette rencontre. J'avais vingt ans et deux années d'université militante derrière moi. Je n'avais peur de rien. Et puis, que n'aurais-je pas fait pour parler politique ?

Dominique. – Et revoir le charmant garçon ?

Andréa. – Évidemment. La rencontre a eu lieu dans un parc, en bordure d'un sous-bois, un peu à l'écart du public. Il était là, avec deux autres garçons et une fille. Tous de mon âge. J'étais intriguée et excitée. C'est le plus âgé, ou qui paraissait l'être, qui m'a accueillie. Ça faisait un moment qu'ils m'observaient, il était temps qu'on discute. Ils m'ont dit qu'ils avaient décidé de me faire confiance et qu'ils espéraient bien ne pas s'être trompés. Est-ce que je leur faisais confiance moi aussi ?

J'avais envie de leur faire confiance.

Il a parlé très longuement. Les autres écoutaient, observaient, analysaient mes réactions. Nous sommes des terroristes, me dit-il. Nous luttons, comme toi, pour un monde différent. Mais nous voulons aller plus vite, plus loin. Nous voulons

secouer les choses. Nous sommes des clandestins dans ce monde, nous œuvrons pour une autre étape. Nous n'avons pas choisi la lutte armée pour le plaisir. Nos cibles sont clairement définies et identifiables, c'est l'état qui doit être attaqué et, pour que celui-ci comprenne, il faut l'ébranler. Pour le choquer, nous devons organiser des actions de choc. Serais-tu prête à te joindre à nous ?

Entrer dans l'action. Former une brigade. Passer le stade de la distribution de tracts pour aller plus loin, voilà ce qu'ils me demandaient. Ils savaient qu'ils frappaient à la bonne porte. Des mois et des mois que je voulais me rendre utile autrement, mais sans savoir comment. Et là, on m'offrait une solution toute faite. J'ai dit oui comme si j'avais reçu une demande en mariage.

Il y a des règles. Des règles à suivre, des règles à créer, des règles à bafouer, mais celles-là ne sont pas les nôtres. Si tu viens avec nous, tu seras coupable, me dit le garçon qui paraissait de plus en plus âgé. Tu seras coupable de vouloir travailler, aimer, chanter, sous un ciel dégagé. Coupable de ne plus supporter la haine, l'injustice,

la répression, coupable de vouloir vivre libre. Il faut nous affranchir. Nous sommes trop coupables d'être ce que nous sommes.

J'ai pensé qu'il exagérait. Je ne savais pas qu'il était loin de la vérité. On me demanda où je me situais dans le débat qui déchirait notre société. J'ai répondu fiévreusement...

Les politiciens modérés demandent des droits pacifiquement et ils n'obtiennent rien. Le statu quo n'est plus tolérable. Il faut se battre. Il faut réclamer ses droits, il faut les obtenir surtout.

Andréa. – Je savais que c'était ce qu'ils voulaient entendre.

Dominique. – Et vos parents ? Que pensaient-ils de la situation ?

Andréa. – Mon père avait édifié une façade autour de lui, il vivait comme s'il ne s'intéressait pas au monde. Il était concentré sur sa petite vie. Il avait une maîtresse, notre voisine, ce qui simplifiait les choses. On était tous au courant sauf ma mère. Mais je l'aimais profondément. Il était le seul qui

me respectait et respectait mes idées. De manière théorique bien sûr.

Dominique. – Et votre mère ?

Andréa. – Ma mère ? Elle est contre tout. Tout contre.

Dès que tu bouges, elle est contre. Mais s'opposer à ce qui la gêne vraiment, ça, elle ne le fera pas. Elle est résignée. Elle parle de l'Église, des curés, de la messe. C'est sa préoccupation principale. Mon frère est dans la police. Mais je ne le vois plus ou alors pour embrasser ma nièce. Il est con, moche et gluant. On ne se parle plus depuis mes quinze ans. Mais je peux reprendre contact, ça ne me gênerait pas de le manipuler un peu.

Comment j'ai pu dire une chose pareille ? Comme je devais me haïr pour en vouloir ainsi à mes proches ?

Dominique. – C'est toujours aux gens les plus proches qu'on s'en prend en premier.

Andréa. – Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Dominique. – Je crois que vous aviez une sœur également ?

Andréa. – Ma sœur ! Elle est cool. Elle est plus jeune que moi. Elle mange bien, travaille bien, chante bien, baise bien — si j'en crois les bruits à travers la paroi —, et c'est à peu près tout ce qu'il y a à dire. Je l'aime énormément mais je ne parle jamais politique avec elle car ça la dépasse complètement. Elle ne pense qu'à s'amuser. Elle veut être institutrice et avoir des enfants.

Dominique. – Elle vous a soutenue ?

Andréa. – Elle m'a craché dessus, et je ne peux pas lui en vouloir. Je ne lui en ai jamais voulu.

Dominique. – Vous étiez seule.

Andréa. – Il n'y a personne autour de moi à qui je confierais un secret, une information sur mes activités clandestines, si on devait aller jusque-là.

Après ça, j'ai gloussé légèrement pour détendre l'atmosphère qui pesait son poids.

Dominique. – Vous aviez un fiancé ?

Andréa. – Ils m'ont demandé la même chose.

Non. Pour l'instant rien de sérieux. Des aventures tout au plus. C'est mieux ainsi, fut la réponse.

Serais-tu prête à faire un stage de... (Il a hésité) de formation. Ça durera plusieurs jours dans un autre pays. Si je le décide, je suis prête à tout. Ensuite, j'ai eu droit aux recommandations d'usage. Tu sais que même si tu n'as pas appris grand-chose sur nous aujourd'hui, tu as notre liberté entre tes mains. Tu en sais suffisamment pour faire arrêter plusieurs de nos membres. Tu ne dois rien dire, ne parler à personne. C'est une lutte, le moindre renseignement qui aboutit aux services spéciaux peut mettre en péril l'organisation. Nous te ferons signe dans quelques jours, dès que nous aurons pris notre décision. Si tu entres parmi nous, il n'y a pas de chemin de retour. Tu ne pourras pas dire « je me suis trompée ». Ta vie appartiendra à la Cause. Tu peux encore réfléchir. C'est tout réfléchi.

Andréa. – Réfléchi, j'avais dit, mais compris, pas certaine. Pourquoi me faisait-il peur de cette manière ?

Dominique. – Faut-il terroriser les siens pour terroriser l'ennemi ? L'éternelle question !

Andréa. – C'est une question sans réponse. C'est ainsi que ma vie a changé, qu'elle a basculé.